

RÉGIS DEBRAY

# LES MASQUES

*nrf*

GALLIMARD









## **LES MASQUES**



© *Éditions Gallimard, 1987.*



I

*On dirait un roman...*



- « Et Silvia ? L'air de Bogota lui a fait du bien, non ?  
— Elle est rentrée ?  
— Bien sûr. Tu ne savais pas ? »

Je raccroche en tombant des nues. Nous devons aller ensemble en Colombie, à ce festival de cinéma. Là comme ailleurs. D'apprendre son retour à Paris par un tiers, fût-ce Marianne, sa plus proche amie, tenait de la farce.

Aucun message sur mon répondeur. J'appelle aussitôt chez elle... « Bonjour, vous êtes bien au 42 47 07 09, chez Silvia Murillo. Je suis en déplacement, mais s'il vous plaît, après le deuxième bip sonore... » Mauvaise plaisanterie ou malentendu ? En feuilletant mon agenda, un autre numéro me saute aux yeux. Je me souviens. La fille au pair me l'avait balbutié au téléphone, un jour que je la pressais de m'aider à joindre Silvia, parmi ses dix points de chute dans la région parisienne — bureaux de passage, appartements d'emprunt, planques ou maisons de campagne. Personne n'avait alors répondu.

J'entends un allô ! d'homme, rapide et détaché. Encore une erreur. Avant de raccrocher, par acquit de conscience :

« Je suis bien au 48 04 00 50 ?

— Oui.

— Chez Silvia ?

— Ouais.

— Elle est là ?

— Non, elle dort encore. Mais je lui dirai que tu as appelé. Au revoir. »

Où ai-je entendu cette voix ?... A Pantin ! quand j'appelais là-bas... Sans doute l'un des garçons qui lui avaient prêté cette grande maison communautaire où, jugeant mon nouvel appartement trop petit pour elle, elle était allée jeter l'ancre, en attendant mieux, avec toute sa tribu... Un type serviable, d'après elle... « Un photographe, il m'aide beaucoup, tu sais, avec sa voiture et son matériel-photo... » Ah oui... Paul Dewavrin, Devavre, ou quelque chose dans le genre... — Mais si Silvia vient de lever le camp à nouveau, puisque cette maison a été vendue, que fait-il encore là... ? — Il sera passé prendre un paquet, réparer un truc à la cuisine... Quand une femme vit seule dans un studio avec sa fille, sa nounou et un bébé, un bricoleur n'est jamais de trop... — Mais comment est-il rentré chez elle, puisqu'elle dort... ? — Elle lui aura laissé la clef sous le paillason... Quand on est de visite chez quelqu'un, décroche-t-on le téléphone à sa place, et avec ce sans-gêne, ce tutoiement d'autorité... ? — Mais non, idiot, il a répondu parce qu'il ne voulait pas que la sonnerie la réveille, gentil de sa part... Ne va pas chercher midi à quatorze heures... — Etrange tout

de même, ces deux lignes téléphoniques... Silvia ne m'a jamais parlé de ce détail... Mais pour quoi faire, ce n'est qu'un pied-à-terre d'attente... Le temps que se libère enfin l'appartement du boulevard Saint-Michel, tout à côté d'ici, où elle aurait dû déjà emménager depuis tant de mois, si le locataire, à la dernière minute, ne remettait son départ de trimestre en trimestre... C'est imminent maintenant... A tel point qu'elle n'a même pas cru bon de me donner sa dernière adresse... Toujours entre deux portes, Silvia... Aristo bohémienne... Le nomadisme, chacun en a sa claque... Grand temps de nous amarrer côte à côte, tendre tandem...

Ce matin — comme chaque dimanche — par un temps glacé, je suis allé chercher ma fille chez sa mère. Elle a sept ans et s'appelle Céline. Vélo dans les rues, déjeuner au restaurant, cinéma, retour à la maison. Dans la soirée, Silvia n'avait toujours pas donné signe de vie. Elle aura pris un somnifère, ces décalages horaires vous rendent patraque... ou bien le type des paquets aura oublié de lui laisser un mot pour signaler mon appel... Je n'avais pas eu le temps de dire mon nom qu'il m'avait déjà identifié... Rien d'étonnant, après tout... « Juliette, téléphone ! » Faut-il préciser : « Roméo, à l'appareil... ? »

La nuit fut longue, mais je me réveillai d'attaque, excédé et décidé à en avoir le cœur net. Silvia, enfin, était au bout du fil. Je lui signifiai ma déconvenue et que j'entendais dîner avec elle le soir même, lundi, mais cette fois pas chez moi, où nous nous retrouvions tout le temps, mais « chez elle », enfin là où elle venait de s'entreposer, « dans le nord

de Paris ». Prise de court, machinalement, elle me donna l'adresse où elle se trouvait « encore » : 19, rue Manin, dans le XIX<sup>e</sup>. Face au parc des Buttes-Chaumont, métro Laumière.

A la fin de l'après-midi, j'appris qu'elle m'avait laissé une dizaine de messages, à mon bureau, chez moi, partout, pour m'enjoindre de ne pas venir, car une grève de métro l'empêchait de rentrer à temps pour préparer le dîner. Pourquoi tant d'insistance à se décommander ? Le métro fonctionnait normalement. J'arrivai à 20 h 30 devant l'immeuble indiqué. Sur le tableau de l'interphone, une carte de visite : « Murillo-Devavre. » Trait d'union sans équivoque. Je sonnai. Personne. Silvia avait fui, laissant la liste des locataires parler pour elle.

Les jours suivants m'apportèrent d'utiles compléments d'information : celle qui depuis dix ans et jusqu'à hier ne m'appelait que « mon amour » en avait un autre, depuis des années ; Angelo, notre beau secret — l'enfant qu'elle nous avait donné, deux ans plus tôt, qu'elle m'avait demandé, quand elle tomba à nouveau enceinte, la permission de garder, qu'elle me disait vouloir élever de son côté, en mère célibataire —, n'était pas mon fils. Elle n'avait jamais été hébergée par une bande de jeunes gens prévenants, et du reste mariés, qui ne savaient comment remplir leur pavillon de banlieue, mais un couple s'était formé au vu et au su du voisinage, à Pantin d'abord, et avait par la suite conjugalement déménagé aux Buttes-Chaumont. Et ce psychanalyste brésilien vivant à deux pas de chez moi et dont elle m'évoquait l'imminent départ tous les mois, toutes

les fois que je revenais à la charge, était pure invention. Bref, le seul être au monde auquel je me confiais tout entier, bien que maladivement méfiant de tous et né sous le signe de la Vierge, m'avait des années durant donné le change. Floué, dupé, manipulé au gré de ses caprices, au mieux de ses intérêts. Postiches, mes fondations ; carton-pâte, mon noyau dur ; mon passé : un long trompe-l'œil.

Absences, faux bonds, dérobades : Silvia, qui est Gémeaux, avait eu réponse à tout avec entrain et parfois une rieuse colère qui me faisait rougir de lui poser certaines questions. D'accord, j'aimais bien faire le pitre, mais jouer à l'amant jaloux, pourquoi pas au mari trompé, n'était pas une drôlerie digne de nous. Elle envoyait promener ces poncifs d'une chiquenaude. La confiance, non, la connivence, non, la consubstantialité de nos corps et âmes pouvait me rendre perplexe mais soupçonneux, jamais.

Je n'ai pas applaudi, ni accusé. J'ai coulé.

La révélation de n'être plus aimé ulcère, écorche, brûle, mais ne mutile pas. Tout autre est la révélation du faux qu'on a cru vrai. Homme de foi sans loi ni doctrine, malgré mes grands airs doctes, mes flotteurs n'ont jamais été politiques, spirituels, ni même intellectuels. Les idées qui me font vivre sont celles que j'ai pu me former de quelques êtres, et non des menaces d'holocauste nucléaire, de l'autogestion démocratique de l'avenir ou des géométries non euclidiennes. Quelques êtres... terme poétique et vain...

Je veux dire, quelques femmes. Enfin, une à la fois. Depuis l'âge de raison, seuls les sentiments m'ont permis de surnager, cette folie douce. Je fais le singe, mais je joue cœur, et gros. Il y a belle lurette que je n'étais plus sûr de rien, sinon de mon ange gardien. De ma petite fille Céline, aussi, que j'avais eue avec Myriam, longtemps ma compagne — mais cette certitude-là, si elle va plus profond, tire autrement à conséquence : ce n'est pas un pari. Un enfant vous engage plus et vous fait risquer moins. La nature vous l'offre muni d'un bon de garantie viager, et même posthume. Avec Silvia, j'avais choisi. Misé, et perdu. J'étais refait.

Les heures rampent ; le soir tombe à midi ; les nuits boivent les jours. Somnifères inutiles, décalés. Le goutte-à-goutte de la mémoire, qui accélère le pouls, ralentit le cerveau et la vie comme l'eau des profondeurs. J'ai acquis les gestes gourds du scaphandrier, quand on pèse une tonne et qu'on tâtonne au fond de soi comme un petit garçon dans le noir. On se découd, se délite au fil des souvenirs montés « cut », flashes fixes et grésillants. J'en avais à remonter : chaque rencontre, un guet-apens, chaque élan, une tricherie, chaque confiance, un stratagème. Et ses râles, ses lettres en cris d'amour, ses regards cajolants, et ses berceuses : j'avais cru vivre pour de bon et elle m'avait mis en scène, un loup sur le visage. Elle faisait jouer la comédie à un niais enthousiaste dans un suspense connu d'elle seule, dont elle inventait au jour le jour les gags et les rebondissements.



Le coup de génie de Mexico, par exemple, je suis sûr qu'elle l'a entièrement improvisé, sur le moment, ne se fiant qu'à son instinct. Sans doute la première étonnée du succès : Silvia n'en est pas encore revenue. Moi non plus.

C'était une belle matinée de printemps, deux ou trois ans plus tôt, sur les collines de Chapultepec, calme quartier d'ambassades qui fleurent bon l'eucalyptus et le lilas. Nous nous étions retrouvés ce jour-là à la résidence de l'ambassadeur de France, où je m'étais arrêté un jour ou deux en transit, avant de rentrer à Paris. Rencontre imprévue et d'autant plus charmante : elle venait de Cuba où résidait sa grande fille Maria, moi d'Amérique centrale ; le hasard nous précipitait dans les bras l'un de l'autre, tout émerveillés. J'avais du coup suspendu mon programme et faussé compagnie à l'ambassadeur sur un mauvais prétexte. Nous étions donc seuls dans l'immense jardin de la résidence. Pelouse, piscine, maîtres d'hôtel, silence caoutchouté — luxe calme et volupté diplomatique. Après les premiers moments d'effusion, je la vis, pour une fois, se rembrunir légèrement, puis prendre et serrer très fort ma main dans les siennes : « J'ai quelque chose à te dire... si nous allions nous promener dehors... avant le déjeuner... je me sentirais mieux. » Les avenues alentour étaient désertes et nous nous sommes mis à marcher, enlacés, vers les hauteurs...  
« C'est bien de se retrouver ici, dans le calme, loin de

tout. Il était temps. Je te sentais un peu distante ces derniers temps, occupée, fuyante... Tu ne trouves pas ? »

Elle hochait la tête pensivement. Approuvait, un peu évasive. Parlait de choses et d'autres. De ses rencontres, de son film sur le Chili, de La Havane. Pour la première fois, je la sentais désarçonnée, hésitante.

« Ecoute, querido... Je te dois la vérité... Oui, j'étais un peu sur la réserve tous ces derniers temps... Tu vas comprendre pourquoi... Je n'osais pas te le dire... je suis enceinte, de toi. »

Tout s'éclairait d'un coup. Le bleu.

« Mais c'est formidable ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je craignais que tu ne me demandes...

— Pas question ! Tu le gardes... C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire.

— C'est vrai ? Je le garde ? »

Nous nous sommes embrassés au beau milieu de l'avenue, agrippés, étranglés presque. Pendant une éternité elle cacha son visage dans mon épaule. Je la sentais sangloter dans mes bras, brisée, hoquetante de bonheur. Et moi donc ! Les tempes battantes, rouge de confusion. Moi l'inconscient qui l'avais soupçonnée de tiédeur, de désamour ! Qui avais eu le front de lui reprocher à l'instant je ne sais quel éloignement... et qui découvrais sa pudeur, la craintive preuve d'amour qu'elle abritait à la dérobée, au fond d'elle-même, échaudée par mes sempiternelles crispations d'égoïste face aux lardons, polichinelles et pépins ; mais cette fois serait enfin la bonne. Elle s'excusait d'un coup de force et je voyais s'ouvrir un bouton de rose. Comment me faire pardonner ? Je n'avais plus les pieds sur terre.

C'est à peine si je fis attention, quelques minutes plus tard, à une incidente, une parenthèse. Par un scrupule inouï de franchise qui me remua encore plus, la bouleversante m'indiqua qu'elle avait tout de même, à Cuba, couché une fois, en passant, avec un Brésilien, une envie idiote qu'elle avait eue un soir, sans doute par dépit, et pour cause si je n'étais pas là, disponible. Mais ne cherchons pas la petite bête : c'était bien notre enfant. Celui qu'elle attendait de nous depuis bientôt dix ans. Celui que j'aurais dû lui donner plus tôt, si j'avais été plus vaillant.

De fil en aiguille, en continuant notre vol plané le long de cette avenue tachetée de rouge et d'ombrage, bordée de flamboyants en fleur, nous en vîmes à évoquer l'avenir, les détails pratiques. Enfin pas nous, elle. Sous le choc, j'acquiesçai à tout.

« Je voudrais avoir une grossesse tranquille, amor. Je ne voudrais pas qu'on me fasse la vie impossible, avec tous ces délires de jalousie...

— Bien sûr, tu as raison. Mais si c'est à Myriam que tu penses, c'est une amie maintenant, elle comprendra. Céline sera contente, elle aussi, d'avoir un petit frère ou une petite sœur.

— Ecoute, j'ai une idée. Ne disons rien à personne. Cet enfant, je vais le garder parce que tu le veux bien et parce que je le veux, mais ce sera notre secret. Personne ne doit rien savoir. Pas même nos meilleurs amis. Je dirai « mon enfant », point final. Comprenne qui pourra. On signe un pacte. Tu me le jures ?

— Comme tu veux... Je te le jure. Je ne dirai rien. Mais nous n'allons tromper personne. Les gens ne sont pas idiots, ils comprendront tout seuls.

— Evidemment. Mais on fera mine de rien. Un jour, plus tard, tu reconnaîtras notre enfant et ce sera merveilleux. Mais en attendant, laisse-moi assumer tout et toute seule. D'accord mon amour ? »

Tel fut notre serment, ce jour-là. La pierre de touche. Le gage de loyauté, rédemption de tous nos péchés.

Je vécus les sept mois suivants, puis la naissance, puis ce bébé lointain, faussement étranger, qui comme moi était blond et avait les yeux bleus, dans une invisible euphorie, murée d'indifférence sociale et d'acquiescement vaguement curieux (un silence complet eût paru suspect). Rien ne changea dans notre vie à moitié commune. Ou plutôt si. Rue Notre-Dame-des-Champs, nous nous sommes aimés mieux et plus. Qu'on pût devenir mère et rester femme c'était nouveau pour moi. Silvia enceinte de cinq, six, même huit mois, me semblait désirable encore. Elle, bacchante et ménagère, moi anxieux et protecteur, les après-midi nous comblaient d'une extase dévote. Elle grimpait mes quatre étages sans ascenseur, avec la lenteur d'une souveraine en exil. J'aurais voulu surveiller la rue pour la porter dans mes bras, la soutenir dès le rez-de-chaussée. Les fenêtres donnaient sur cour. Alors je laissais la porte du palier ouverte pour entendre les bruits dans l'escalier, et elle sitôt déshabillée, couchée, je plaquais l'oreille sur son ventre tout rond, j'écoutais palpiter notre ultime secret avec un recueillement de conspirateur vengé.



RÉGIS DEBRAY

Les masques

Une vie en deux : une voix pour déclamer, une autre pour murmurer, c'est le lot de chacun. A-t-on le droit de forcer le blindage qui sépare en nous personne privée et rôle public, l'incongru et le solennel ?

Une femme se trahit, un secret se dévoile et les masques tombent. Dorures, titres et convenances.

Un homme, sous le choc, se réveille. Désarmé, nu, à la fois accusé, témoin et juge, il interroge ses repères, ses traces. Il y a les étoiles — Che Guevara, Fidel Castro, Salvador Allende, François Mitterrand, Simone Signoret, Louis Althusser... — et la poussière des amours. Les Hommes de l'Histoire et les drames de la vie. Pêle-mêle. Enfin réunis.

Cela ne se fait pas. D'entremêler l'intimiste et le mémorialiste. De décliner d'un même souffle curriculum vitae et roman intérieur. D'ancrer l'histoire d'un rêve dans celle de notre époque. Et pourtant...

*nrf*



9 782070 712090



88-1

A 71209

ISBN 2-07-071209-5

85 FF tc

Extrait de la publication